

Alex Gagnon. *La communauté du dehors : imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 500 p.

Adrien Rannaud

Volume 17, numéro 1-2, automne 2016, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1050803ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1050803ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rannaud, A. (2016). Compte rendu de [Alex Gagnon. *La communauté du dehors : imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 500 p.] *Mens*, 17(1-2), 219–225. <https://doi.org/10.7202/1050803ar>

entre les courants fédéraliste et séparatiste, optant finalement pour le « mariage de raison » entre le Québec et le Canada.

En terminant la lecture du livre, j'ai mis le doigt sur mon malaise, qui se résume à un fait : ce livre aurait dû être écrit par quelqu'un d'autre. Serge Gagnon, en voulant donner l'heure juste sur son apport à l'historiographie, revisite les comptes rendus élogieux de ses ouvrages, ferraille à quarante ans de distance avec ses critiques, énumère la quantité de ses livres vendus ou utilisés dans les plans de cours de ses collègues... Entreprise de réhabilitation, l'égo-histoire de Serge Gagnon, en fin de compte, touche peu le lecteur ; c'est, en fait, le témoignage d'un conservateur non conformiste qui suscite la curiosité.

Mais à trop insister sur cette curiosité, je risquerais de ranger ce livre dans un certain *folklore*, alors qu'il nous invite plutôt, à coups d'esquisses un peu désordonnées, à assumer un malaise persistant dans le récit collectif québécois. Bien que la solution de Serge Gagnon (travailler plus, jouir moins) puisse apparaître à plusieurs comme une inversion compensatrice typique – et déjà fortement datée – de la génération des baby-boomers, l'invitation à réfléchir autrement à la grande rupture symbolique que fut la Révolution tranquille demeure pertinente.

— Daniel Poitras
Université de Toronto

Alex Gagnon. *La communauté du dehors : imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 500 p.

« Dans une société en mouvement, le fait divers est un épicentre » (p. 8-9), nous explique Ivan Jablonka dans l'introduction à son récit-enquête *Laëtitia ou la fin des hommes*. Un constat similaire guide l'étude d'Alex Gagnon, par ailleurs contemporaine au livre de Jablonka. Parue en 2016, *La communauté du dehors* prend appui sur trois faits divers du XIX^e siècle, trois crimes devenus célèbres, pour recomposer la généalogie des représentations du criminel et exposer

le fonctionnement de l'imaginaire social au Québec depuis deux cents ans. En résulte une enquête vaste, surprenante, d'une minutie forçant l'admiration, qui revisite tout en les renouvelant les rapports entre littérature et société.

Disons-le tout de suite : en dépit de son bandeau publicitaire rouge un brin tapageur – « des crimes bien de chez nous » –, l'étude que nous propose Gagnon n'est pas à mettre entre toutes les mains. Le ton, le vocabulaire et l'exercice de haute voltige intellectuelle auquel se prête l'auteur, depuis le prologue jusqu'à la conclusion, s'adressent volontairement à des initié.e.s qui ne se laisseront démonter ni par l'imposant appareil théorique déployé ni par les 500 pages que contient cette *Communauté du dehors*.

Alex Gagnon est un chercheur et un archéologue du culturel, mais il est aussi un conteur d'histoires. Aussi commence-t-il son étude par un prologue, élégamment intitulé « Cage de fer, cage de verre », dans lequel il fait le récit de « la Corriveau », plus précisément de la cage qui renferma le cadavre de la criminelle de Saint-Vallier en 1763. Dans ce prologue, Gagnon entrelace plusieurs fils : l'histoire et la redécouverte de la cage, cet « exosquelette de fer » dont faisait état *Le Devoir* en 2012 ; la légendarisation de Marie-Josephte Corriveau, accusée d'avoir tué son mari, et condamnée à la pendaison ; les multiples réappropriations de cette figure criminelle, horrible sorcière chez Philippe Aubert de Gaspé, véritable « métaphore de la condition sociale des femmes » chez Anne Hébert (p. 17). De même, l'historiographie concernant « la Corriveau », y compris un récent ouvrage de Catherine Ferland et Dave Corriveau, est relue à travers le processus de « fabrication, à partir de faits criminels marquants et historiquement datés, d'histoires légendaires collectivement inoubliables » (p. 18) et qui intéresse l'auteur.

Assez synthétique pour ne pas se perdre en chemin, le prologue annonce en filigrane les objectifs et la structuration de l'analyse. Dans *La communauté du dehors*, Gagnon nous propose de mettre au jour, au Québec, « le processus historique d'élaboration et de transformation, au sein d'un imaginaire social, d'une mémoire collective du

crime » (p. 35). Ce projet s'appuie, bien entendu, sur les travaux d'envergure de l'historien du culturel Dominique Kalifa. Au Québec, il s'inscrit dans la foulée de plusieurs intuitions pionnières, comme celles de Micheline Cambron et de Pierre Hébert qui, tous deux, avaient relevé l'intrication étroite du crime (notamment dans sa dimension médiatique et médiatisée) et de la littérature. Pour retracer la mémorisation, la légendarisation et la fictionnalisation de ces faits divers sordides, Gagnon fait appel au concept porteur – qui plus est, à la mode – d'« imaginaire social ». De fait, l'enquête historique se double d'une réflexion épistémologique dans laquelle l'auteur, dans une perspective anthropologique teintée d'un parti pris foucaldien, entrevoit l'imaginaire social comme

l'ensemble instable des représentations sociales par l'entremise desquelles les individus qui composent une société se représentent ce qu'ils sont et ce que *sont* et *devraient être* les autres qui les entourent, les institutions qui les gouvernent, le monde social dans lequel ils vivent, leur passé, leur présent, leur avenir et, enfin, l'univers global, cosmique, dans lequel ils s'inscrivent (p. 43 ; en italique dans le texte).

Il faut remercier Alex Gagnon pour la justesse et l'art de la synthèse dont il fait preuve, tirant profit d'une connaissance très fine des textes de Cornelius Castoriadis, de Dominique Kalifa et de Pierre Popovic pour livrer une définition satisfaisante et, somme toute, assez complète d'un concept parfois galvaudé. Cela dit, on peut regretter une absence partielle de critique des sources et un curieux silence autour des travaux de Judith Lyon-Caen et de Régine Robin sur le sujet. Ceci a pour conséquence d'amoindrir quelque peu le pari théorique que s'était donné l'auteur, mais soit ! Au terme d'un prologue et d'une introduction faisant tous deux près d'une cinquantaine de pages, il était en soi préférable d'entrer dans le vif du sujet : l'histoire de la mémoire collective du crime dans l'imaginaire social au Québec.

Trois cas tirés de la décennie 1830 sont à l'étude : l'histoire des « brigands du Cap-Rouge », celle du « docteur L'Indienne » et, enfin,

le « meurtre scandaleux de Kamouraska ». Pour traiter chacun de ces cas, Gagnon procède de la même manière. Dans un premier temps, il reconstitue « l'événement tout en examinant ses tribulations judiciaires et son traitement médiatique dans les journaux » (p. 47). Ensuite, partant des représentations des protagonistes du fait divers dans l'univers médiatique, il ausculte les images, les figures, les discours associés au crime jusqu'à leur plus récente manifestation. La force de la démonstration tient à la quête d'exhaustivité qui structure l'enquête, l'auteur tirant profit de plusieurs supports de l'histoire culturelle (archives publiques et personnelles, presse, livre) pour mettre en lumière les mécanismes de fabrication et de mémorisation de l'événement criminel. Au terme de chaque partie, une conclusion partielle arrime les résultats de la recherche et de l'observation du crime à l'analyse d'un aspect de l'imaginaire social.

L'étude des réinterprétations culturelles et littéraires des méfaits de Charles Chambers et de ses acolytes dans la région de Québec constitue la première partie de *La communauté du dehors*. Tout en fourbissant ses armes et en mettant à l'épreuve l'architecture de son argumentaire, l'auteur redonne vie à l'histoire et à la figure de Chambers afin d'illustrer la « canadianisation » de l'imaginaire social. La fresque est imposante, Gagnon dépeignant tour à tour la situation économique du port de Québec en 1830, le rôle de l'oralité dans la transmission d'une littérature nationale et la mode transatlantique des *Mystères* (depuis Paris jusqu'à Montréal). Si le crime des « brigands de Cap-Rouge » est aujourd'hui assez oublié, il n'en demeure pas moins qu'il irrigue en profondeur tout en le particularisant l'imaginaire social du XIX^e siècle au Québec, comme le montre Gagnon à la lumière d'une comparaison pertinente entre la représentation des bas-fonds parisiens et celle des bas-côtés de Québec. En fin de parcours, et dans le sillon des travaux de Fernand Dumont, le chercheur affirme que la légendarisation de la « bande de Charles Chambers » est constitutive de l'avènement d'une référence nationale au Québec : « [L]e crime ne force pas uniquement une société à se représenter ce qu'elle est, comme monde effectif; il la convie aussi à se représenter comme

monde possible à faire advenir, société idéale capable de balayer ce qui met en péril sa survie » (p. 215).

Délaissant quelque peu l'horizon anthropologique qui marquait l'étude de l'histoire des « brigands du Cap-Rouge », la deuxième partie du livre n'aborde pas tant la nationalisation de l'imaginaire social que son fonctionnement synergique, voire agrégatif. Le crime, le jugement et la pendaison du docteur François Marois, qui retiennent ici l'attention, intriguent les journalistes, mémorialistes et littérateurs tout au long du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, à commencer par Philippe Aubert de Gaspé fils, qui s'en inspire pour *L'influence d'un livre* (1837). Tour à tour diabolisé, indianisé puis féminisé, comme le montre l'auteur, textes à l'appui, le « docteur L'Indienne » devient une figure décisive de l'invention de la littérature nationale si chère à l'abbé Casgrain et à Louis Fréchette. Sa légendarisation se structure sur le socle d'autres crimes tout aussi mémorables, comme celui de « la Corriveau », qui lui est contemporain, ou comme le thème légendaire du « fils aveuglément assassiné ». Et Gagnon de conclure très justement : « [L]es figures qui [se déploient dans l'imaginaire social] vivent de leurs interactions avec d'autres et meurent (ou se transforment) lorsque s'effritent les solidarités ou les réseaux qui, pour telle ou telle collectivité, les avaient d'abord rendues "vitales", "nécessaires" ou, du moins, significatives » (p. 344).

L'assassinat d'Achille Taché par le docteur (et Américain) Georges Holmes constitue le troisième crime abordé dans ce livre. Aussi la dernière partie de *La communauté du dehors* est-elle marquée du double sceau du méconnu et du célèbre; de *la littérature qui ne s'est pas faite*, et du canon littéraire. Difficile en effet de taire le roman d'Anne Hébert, salué de façon unanime au Québec et dans le monde, qui réactivait en 1970 le scandale d'un adultère et d'un meurtre survenus quelques mois seulement après les derniers soulèvements patriotes. Le mérite de l'analyse de Gagnon ne réside toutefois pas nécessairement dans la lecture de *Kamouraska* qu'il nous soumet, mais bien dans son exhumation des secrets et des silences qui entourent le crime au XIX^e siècle. On apprend ainsi qu'en 1840, un certain

Charles Dobigny comptait publier dans les journaux un roman faisant la lumière sur le drame. Ce ne sera évidemment pas le cas. À partir de lettres, de journaux intimes et des réclames publiées dans la presse, Gagnon reconstitue la trajectoire de ce mystérieux roman, aujourd'hui perdu, et qui aurait affolé jusqu'aux plus grandes familles bourgeoises canadiennes-françaises. Cette enquête fascinante autour d'un manuscrit maudit révèle, on s'en doute, les jeux de pouvoir qui sous-tendent l'imaginaire social.

Illustrant la faillite du judiciaire comme l'existence d'une contre-société des bas-fonds et de l'étrangeté, les figures criminelles que ressuscite l'ouvrage sont synthétisées dans une conclusion relationnelle et ouverte sur un « nous » et sur l'idée du « vivre-ensemble » – idée en soi extrêmement banale, mais que Gagnon réactive judicieusement. Pour peu qu'on la juge grandiloquente et somme toute convenue, la dernière page a l'avantage de relier la somme encyclopédique que figure *La communauté du dehors* à des préoccupations philosophiques, éthiques et politiques. L'intolérable commence là où se fixe l'imaginaire social. À nous, appelle l'auteur de ses vœux, « de repenser continuellement la ligne fragile entre ce qui peut être et ce qui doit renoncer à être » (p. 483).

Il faut préciser que *La communauté du dehors*, qui a par ailleurs reçu de nombreux prix dans les derniers mois, est issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Montréal. Autant l'avouer, le décorum d'un tel exercice académique demeure. En témoignent quelques gloses théoriques, souvent intéressantes mais, dans bien des cas, superflues. Dans un ouvrage aussi foisonnant, il n'était sans doute pas nécessaire de s'attarder autant sur la matérialité d'un journal de 1839 (p. 411-413), la chose étant dorénavant connue et, finalement, peu pertinente dans le cadre de l'étude. On excusera aussi une légère tendance au *name-dropping*, Émile Benveniste et Erving Goffman côtoyant Roland Barthes et Judith Butler pour le plaisir des yeux ; ainsi que quelques analyses forcées (par exemple, sur les catégories genrées, p. 378). Hormis ces faiblesses mineures et assez courantes dans les travaux émanant de la recherche émergente – dont ceux,

assurément, de votre serviteur –, force est de saluer l'éclatante réussite du double pari d'Alex Gagnon : contribuer à la relecture du XIX^e siècle québécois, tout en essayant d'appivoiser le mouvant imaginaire social à la lumière de ses ombres et de ses figures criminelles, tantôt démons, tantôt existences incomprises.

— *Adrien Rannaud*
Université du Québec à Montréal

Yves Gingras. *L'impossible dialogue : sciences et religions*, Montréal, Éditions du Boréal, 2016, 350 p.

C'est à une forte et rare réflexion sur la longue évolution des rapports de l'institution savante moderne avec l'institution religieuse depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours que nous invite Yves Gingras, au terme d'une carrière de chercheur consacrée à l'histoire et à la sociologie des sciences au Québec et en Occident. Il rend ainsi disponible pour un public curieux, mais à la culture scientifique trop peu articulée, un immense pan des transformations de la civilisation occidentale, dont nous sommes les héritiers. La question posée n'est pas celle de la foi ou de l'athéisme des savants, mais bien celle du développement puis de l'autorisation d'une pratique et d'un discours de la science nouvelle dans une civilisation au sein de laquelle le discours théologique savant s'était établi comme centre de régulation des connaissances dès la naissance des universités médiévales. Dans le langage métaphorique de l'auteur, le parcours d'ensemble proposé voit Dieu se déplacer du centre vers l'extérieur de l'architecture épistémologique des sciences naturelles comme des sciences humaines. L'auteur s'inquiète en finale de son retour sur la scène des régulations autorisées, caché sous l'effritement des normes en postmodernité.

Le premier chapitre nous permet de découvrir le moment fondateur des rapports entre la « science de la nature » et la « science de Dieu » en Occident. Tout commence avec l'entrée graduelle de la philosophie d'Aristote dans le monde lettré occidental, aux XII^e et